

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## La vie intérieure

François Hébert

---

Volume 34, Number 6 (204), December 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31430ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Hébert, F. (1992). La vie intérieure. *Liberté*, 34(6), 4–27.

FRANÇOIS HÉBERT

**LA VIE INTÉRIEURE**  
(onze poèmes)

LOISIR DU POÈTE

levé avant l'aube il attend  
le poète

quoi  
je vous le demande

qu'attendre quand  
le gris se dissipe et voici  
le matin

la femme du poète  
se lève dans la chambre d'à côté  
mais il ne va tout de même pas  
raconter ça

quelque part  
un malade attend son médecin  
en feuilletant un magazine  
nerveusement et après

voici le facteur  
voici des factures

---

ailleurs  
l'on édifie une maison  
le poète se transporte  
sur le site en question  
l'électricien joue avec des fils  
on entend un borborygme du plombier  
le soleil reluit  
sur le casque jaune du soudeur  
l'architecte se dit  
mon plan ça ira  
et s'en va

voici midi dans le centre-ville  
pas besoin de jumelles pour voir  
le sandwich de la réceptionniste  
assise sur une marche de béton  
une main sur sa jupe  
que le vent dans l'œil de son patron  
voudrait bien soulever

et avec le sandwich  
le radis  
et le petit cornichon  
vert

allongez vos jours  
ne faites rien  
comme des enfants  
affalés  
mâchouillant des tiges de foin dans l'herbe  
au bord du fleuve écoutez le clapotis  
des vaguelettes les clappements  
des langues de l'eau contre une longue verchère verte  
échouée  
là depuis quand qui sait  
depuis les Normands depuis les Vikings

---

depuis Noé même il est permis de rêver  
écrit le poète à l'heure de l'apéro

on entend mieux le silence  
qui régnait quand  
démarre le moteur du frigo  
qu'on entendra encore un peu  
quand il se sera tu

à la télévision  
on parle de la récession  
la femme du poète bâille  
as-tu sorti les ordures  
Pierre a téléphoné  
est-il toujours avec  
j'oublie son nom

voici le soir et tout s'éteint pour de bon  
et le poète attend toujours mais quoi  
quoi donc il ne cesse de vous le demander

viens te coucher le poète  
lui dit sa femme viens me toucher  
a entendu le poète

ça lui revient c'était Sophie  
le nom de l'amie de Pierre  
mais elle est partie vivre avec  
un autre un inconnu

voici le noir pour le vrai  
répondez donc  
qu'attendez-vous

---

notre poète a fermé boutique  
la paupière cadenassée il n'a pas peur  
des cambrioleurs ni des lendemains

il rêve il est  
pêle-mêle facteur médecin cadenas  
verchère architecte et cornichon

le poète n'en attendait pas moins de vous  
qu'en attendiez-vous au juste

## POUR SALUER ARTHUR

nous descendons de l'ange  
la preuve  
je la tiens dans mes bras

le nouveau-né sourit  
bien avant de marcher

le sol est-il de charbons ardents  
si je le mets debout  
l'enfant plie les genoux  
ses orteils se recroquevillent  
non il ne veut pas toucher terre  
du moins pas tout de suite  
il attend que le sol se refroidisse  
que les œufs de feu qu'il voit se pétrifient  
il a tout le temps mon roi  
de tremper son épée  
dans ces œufs-là

il n'a pas tous mes mots  
il ne fait que des sons  
dans des bulles tels des œufs  
de saumon

le monde recommence  
l'enfant voit ça venir

sur le dos il s'agite il fait  
des pieds et des mains  
il joue dans les ficelles  
de son invisible parachute

---

rampe-t-il déjà cet éclaireur  
c'est à reculons qu'il avance  
pour s'assurer de ses arrières  
et mieux voir devant  
à distance d'astre

il a l'œil grand ouvert  
ainsi qu'un ciel  
et les oiseaux et les étoiles  
passent par lui  
pour aller Dieu sait où

## L'OREILLE DE RAINER MARIA RILKE

«O hoher Baum im Ohr!»

vous tendiez dans la nuit syncopée  
comme Orphée l'oreille ô Rilke  
du côté d'Eurydice et

mais mort se pourrait-il qu'encore  
vous nous entendiez  
vous qui prétendiez que nous sommes  
dans l'éternité tous contemporains

dans les cordes du poème  
à cette heure qui parle  
est-ce moi est-ce un autre  
qui ahane et s'emmêle

le monde s'accorde  
ô Rilke votre oreille  
unanime



## PAR SES VÉGÉTAUX

*à Robert Marteau*

si je me porte en songe  
au chevet du frère Marie-Victorin  
se mourant  
de sa voix enrouée  
aussitôt devenu mon ami  
l'illustre botaniste me parle  
de la flamme en amande au cœur  
de la graine de l'orme rouge  
qui est légère  
mais légère

or moi je ne suis pas là je rêve  
oui je rêve dans mon songe même  
je ne rêve pas que je suis ailleurs non  
au contraire je rêve plutôt que je suis là tout simplement  
dans la brume même où mon ami fait long feu  
et que j'écris

mettons qu'il s'agisse d'un poème et que tout finisse là  
en beauté dans ses propos  
transmutés  
au lieu que ces pénibles instants  
s'éternisent

finalement c'est lui le poète et moi  
je me contente de flotter dans les parages  
comme un ectoplasme en peine  
tandis qu'il arrive par ses végétaux lui  
à se raccrocher à moi qui n'y suis pourtant pas  
lui qui s'en va dans sa voix même et reste tout à la fois

sa voix menue maintenant et qui traite cette fois  
d'une autre chose vue ici-bas et qu'il a retenue  
de la perle d'eau qui tremble mercurielle  
dans le beau calice vert de la capucine

## POTAGER MÉTAPHYSIQUE

*à Jean-Pierre Issenhuth*

étant ronds  
ils expliquent aux adultes la mort  
où l'on va  
les fameux choux  
d'où l'on vient

ciels sont tes yeux  
bleus comme du bon miel  
mon dieu  
dit l'abeille

feu froid la carotte  
taupe et toupie  
fuit et tourne  
et retourne la nuit  
et sa couleur répond  
à la flamme au cœur  
de la terre

au ver gris gorgé de jus de tiges  
viennent des visions célestes  
bientôt suivies d'ailes  
imaginaires pense-t-il mais non  
il a beau les secouer elles tiennent  
notre ver est devenu noctuelle et s'envole  
et monte au ciel par mille détours  
et à la fin se pose là-haut  
sur une tomate

la nature nous imite  
nous qui l'imitons  
le ciel seul nous limite

les haricots  
pourtant rapides  
pourtant fuselés  
sont déçus de ne pouvoir monter  
et physiquement déprimés  
ils pendent çà et là  
prennent du poids  
ont des bourrelets  
tirent la plante  
vers le bas

loin le papillon  
de la chenille qui allait  
à la cheville du foin

vient l'averse et s'en vont  
sous les feuilles les moustiques  
qui tremblent chaque fois  
qu'une goutte heurte la paroi  
à l'inverse mystique  
la bête à bon dieu demeure  
sur sa feuille et prie  
que le soleil revienne  
en elle

## LE PHILOSOPHE ET MOI

l'espace est plein  
de trous  
d'espaces entre nous  
me dis-je

et l'attaque porte  
mais l'auditoire est clairsemé  
dans ma tête

souvent je discours comme ça  
pour moi pour personne

on entend un borborygme  
crever le silence  
une dame sourit bouge  
dans ma tête  
dans sa robe à petits pois

pour ce qui est des trous  
c'est la faute à Dieu  
prétend le philosophe en moi

Dieu Dieu Dieu  
qui ça  
l'auditoire cherche  
on a les sourcils froncés  
Dieu mon Dieu  
qu'est-ce à dire on ne voit pas

Dieu oui Dieu  
qui nous leurre avec des lieux apparents  
que le temps par malheur distend

---

et le philosophe étend ses bras  
dans ma tête  
et touche les parois de mon crâne  
et pousse et pousse  
c'est ainsi que je m'explique  
les trous que j'ai dans la tête

l'espace en vérité nous espace  
les uns des autres infiniment  
autrement dit  
nous flottons dans la pierre  
reclus désarticulés  
comme des songes  
comme des anges

que c'est bien dit  
songe un collègue atteint  
d'un cancer du poumon  
et j'en souffre  
comme s'il était moi  
sorti de moi et revenant à soi  
dans ma tête en quelque sorte  
malgré les apparences

dans les bras les uns des autres  
constamment nous tombons  
en désuétude  
concluons-nous le philosophe et moi  
mais peu fiers de notre chute  
car nous n'avons pas fait  
le tour de la question  
de l'espace

et l'auditoire se disperse  
le ciel est étoilé

---

les bars peuplés  
au loin les mers sont agitées  
peut-être

et quelque part désorientés  
incrédules devant la tournure des événements  
dont le moindre n'est pas la mort du jour  
des tournesols fixent la nuit

## SORTIE DANS MONTRÉAL

là-haut pensant à quoi  
une girouette décolorée  
penche

ici comme ailleurs la couleur est locale  
tout est comme les pigeons sont gris  
la purée dans les rues défoncées  
le calcaire des murs d'un ancien couvent  
le ciel les pantalons les ordinateurs l'aluminium  
les haies dans l'attente des baies

des commerces  
sont à vendre

miroir de mars le trottoir  
avec ses mégots et merdes  
émergés des glaces

le soleil prend le frais  
au pied des maisons  
la terre sue et fume et fait  
quelques crocus

les trépassés sentent bon  
ils augurent les lilas  
(au revenant  
la mort ne fait rien  
quand elle revient)



## À VOUS DE L'AVENIR

*in memoriam*

n'êtes-vous morts ceux qui ne sont pas nés encore  
la question faisait rire mon ami feu André Belleau  
nous étions vivants en ce temps-là

vous de l'avenir nous entendez-vous  
nous vous parlons répondez  
un petit mot je vous prie  
rien que ça  
pour nous vos morts  
bien entendu nous ne pourrions pas vous répondre

à mon appel hélas personne ne bronche là-bas  
on a dans l'avenir je suppose le physique parfaitement  
engourdi  
nuls yeux et la langue comme gelée  
et même si là-bas des oreilles commençaient à dégeler  
comment voudriez-vous que le son  
de ma voix franchisse le fameux mur  
du temps qui ceinture le monde

mais ici j'entends encore André Belleau rire  
et fasse que vous l'entendiez vous aussi  
vous là-bas dans l'avenir

## ART POÉTIQUE

négondo  
mon destin  
poussant tout croche au pied d'un mur  
une pitié vraiment  
voyez-moi  
ce tronc noir lourd et noueux penché  
dans la ruelle où sont des ordures  
où rouille le bazou du voisin  
où s'aiment douloureusement des chats la nuit  
symbole de soi seul  
dans le ciel de janvier ce témoin de la mort  
cet être lent muet balancé par les vents

les pigeons le dédaignent  
ne s'y perchent jamais

mais j'ai plein de gourmands  
sortis du bois comme autant de petits bras  
malingres mais droits comme antennes  
et tendus tout autour vers tout un chacun  
c'est mon arme avec mon âme  
et dans une surprenante salve de samares  
ce printemps je vous toucherai j'espère

j'aurai tout plein de sansonnets  
au chant si beau désordonné

## RETOUR D'ITOMAMO

*à Violette*

nous descendons du ciel  
avec ma plume

nous revenons au terme  
de journées bien remplies  
du lac Itomamo  
en principe régénérés

nous survolons la terre  
dans un vieil hydravion brinquebalant  
qui fait un bruit d'enfer

je rapporte la plume  
et de bons souvenirs  
de pêche avec Paul avec Jacques  
le photographe vous verrez et de palabres

les messages qu'on crache à la radio  
viennent-ils d'une autre planète  
sont du Hegel pour moi du Heidegger

me retrouver au lac  
pisser dedans  
et que ça rende un son de harpe  
voilà de l'art du grand

en attendant  
je suis sous l'aile et sur mon strapontin  
j'ai la fesse engourdie

---

au lac encore  
sur le tronc vert-de-gris de l'épinette là  
je note que l'écorce pèle  
par là me parle  
n'est-ce moi mon coup de soleil

tout me parlant  
je suis partout

j'ai l'air de quoi regardez cette souche  
peut-être ai-je ainsi le chef décollé

je suis l'homme d'Itomamo  
revenant de l'éther et conteur  
non de fictions ça non  
la plume trouvée là  
au bord du lac sur les galets  
roulés là par les millénaires  
je l'ai dans l'hydravion entre mes doigts  
je la tourne et retourne elle est noire dessus  
et dessous jaune claire ce qui veut dire  
quoi au juste devinez

si c'est un signe  
à la hampe du rouge  
on voit un peu  
de sang séché

je vous en fais accroire  
comme un bon revenant  
je me prends pour quelqu'un  
puis je m'efface

de haut les épinettes  
éteintes disparates  
font penser à des allumettes

---

et si vous me croyez je l'ai connue  
la plus belle femme du monde  
elle venait d'Ipanéma

mais rompues mais rompues les allumettes  
recyclées donc la mort est contenue  
ainsi l'amour est le plus fort  
hélas il passe  
nous descendons sur Falardeau  
me croyez-vous  
je ne vois pas les choses comme vous  
je ne vois pas les choses  
voyez mon doigt sur le hublot suivez le sens  
cassez la vitre  
faut pas vous arrêter à mon empreinte  
au sébum sur le verre

où que ce soit Ipanéma  
Ipanéma je ne vous dis que ça

au bord du lac je suis tombé  
sur le duvet sur les floconneux restes  
d'un pic flamboyant qui avait été  
descendu puis déchiqueté par un rapace  
et déplumé

vidées nos truites dorment dans la sphaigne  
au frais dans le papier journal qui avec la manchette  
qui l'édito qui la nécrologie

pendant que dans la pétarade Guy  
nous dit des choses de la Corse  
ce feu surgi des flots me dis-je  
qui fait des pins mais les brûle aussitôt  
tout me parlant dans la vie de la mort  
chez nous plutôt l'humide est roi

---

c'est l'eau qui donne et prend  
sait nourrir fait mourir pourrir puis revenir  
avec son chapeau Guy a l'air d'un champignon

Sorensen c'est le nom du pourvoyeur  
né d'un Viking et d'une Indienne  
il nous a révélé qu'itomamo veut dire  
«où les eaux se séparent»  
ce lac alimentant comme une immense  
source immobile en apparence  
les bassins du Saint-Laurent et du Saguenay

l'avion paraît  
suspendu dans le bleu va-t-il  
mon dieu se décrocher

comme des gros porc-épics verts  
se dandinant dessous  
sont des collines  
tapissées d'épinettes

quelquefois des à-coups font que  
l'horizon flanche or c'est nous que  
les cieux ballottent  
dans les fameuses poches d'air  
la météo est formelle avec la philosophie  
dans l'air il y aurait de l'air  
et son contraire en même temps  
des roches d'air  
c'est clair comme de l'Empédocle  
des sortes d'invisibles météores

mais bon tout ça c'est trop subtil  
incertain pour certains  
et pour d'aucuns d'aucune utilité

qui a jamais compté  
 combien chaque épinette a de piquants  
 et qui voyage dans l'obscur pays du bois  
 sera déboussolé par tant d'aiguilles  
 pointant chacune un nord viable  
 et mobile chacune

vue d'en bas l'épinette  
 en montant s'étrécit  
 tandis qu'à contre-jour en haut balance lentement  
 un étrange toupet d'aiguilles noires

la vitre et moi vibrons à l'instant dans le ciel  
 et l'avion poursuit sa descente

si haut que désirer  
 d'avoir été si haut

si haut projeté dans le firmament  
 ainsi qu'un cône très léger  
 anesthésié heureux mais comme un demeuré  
 échou flambé pourri tout près de nulle part  
 comme un élu dans le coma de Dieu  
 si possible dans l'air m'enraciner  
 comme fait l'eau dans les nuages  
 et devenir la première épinette  
 du monde dans le ciel

ou bien de nouveau suis-je au lac Itomamo  
 et revenu de revenir  
 et collé là dans l'odeur de la gomme  
 et les bras dans les bras de l'épinette noire  
 les bras tendus dans tous les sens  
 la plupart cassés sec  
 ornés ici et là de festons de mousse crépue

ou déjà quelque part ailleurs  
et comme encore en un éclair très long  
chez la fille d'Ipanéma si vous voulez  
dans ses bras de lumière

sur le lac il grêlait et Jacques  
nous a photographiés au pied d'un arc-en-ciel  
fabuleux puis il a fallu  
écoper l'eau dans la chaloupe  
l'œil de poisson de Jacques  
n'a pas vu ça



## PAREIL

*(petite chanson)*

sais pas comment  
je vis j'écris

comment tout ça se tient  
sais pas sais rien

non plus comment tout ça  
s'écroule en même temps

pourquoi mais parce que  
ça je sais pas non plus

je comprends pas sauf que  
je vis je meurs pareil

pareil à quoi  
pareil à qui

pardi pareillement  
vous savez pas non plus